

Émile Mauny, instituteur, pacifiste... et néanmoins combattant

Par Michel Mauny

Ayant eu la chance de recueillir une très importante masse de courriers échangés entre mes grands-parents, instituteurs à Courlon sur Yonne, pendant la totalité de la durée de la Première Guerre mondiale (plus de 1235 pièces dont 300 cartes postales), j'ai entrepris l'exploitation minutieuse de ce qu'on peut sans exagération appeler un véritable gisement d'informations.

Ces documents étaient soigneusement conservés en plusieurs cartons et coffrets. Ils avaient traversé, sur une durée de 90 ans, les risques de perte ou de destruction inhérents à plusieurs déménagements (j'en ai identifié un minimum de 6 !)

Le premier travail a consisté à les reclasser méthodiquement par ordre chronologique et à assurer les meilleures conditions possibles de leur conservation en les plaçant sous chemises plastifiées avant d'entreprendre leur lecture intégrale. Devant cette masse d'informations, ma première intention fut d'en établir un résumé destiné à une diffusion strictement familiale.

Plusieurs historiens professionnels rencontrés fortuitement m'ont encouragé à dépasser cet objectif familial. La richesse des informations disponibles leur semblant de nature à mobiliser l'attention d'un plus large public. Ainsi naquit l'idée du livre que j'ai intitulé *Émile et Léa* en hommage aux deux principaux personnages de cette véritable saga. Un sous-titre était indispensable. On aurait pu, en effet, interpréter le titre seul comme celui d'un roman. Or il est bien évident que ce n'est pas le cas. J'ai ainsi choisi le sous-titre « Lettres d'un couple d'instituteurs bourguignons dans la tourmente de la Grande Guerre ».

En s'adressant ainsi à un groupe plus élargi, il a fallu revoir le manuscrit dont l'élaboration était en cours, de façon à en retirer ce qui n'avait d'intérêt que pour les proches ou revêtait un caractère intime plus confidentiel.

Changeant d'objectif, une interrogation se posait : un livre issu de cette correspondance trouverait-il sa place face à l'immense bibliographie traitant de la Première Guerre mondiale sous des plumes bien plus illustres que la mienne ?

Les ouvrages traitant de la Première Guerre mondiale sont légion et ce serait pure folie et sans grand intérêt de vouloir en donner un recensement exhaustif.

Il paraît cependant intéressant d'en donner, en quelques sortes, un classement catégoriel. On peut retenir, à peu de choses près, les catégories d'ouvrages suivantes :

Les études des historiens (avec la richesse de leurs différences selon leur nationalité, leur sensibilité politique, et je dirai même leur époque). Dans cette catégorie, on peut citer quelques grands noms tels que Jean-Jacques Becker, Annette Becker, Jean-Baptiste Duroselle, Marc Ferro, Jean Norton Cru, Pierre Renouvin, Fritz Fischer, Jules Isaac, Guy Pédroncini. J'arrête. Pour ceux qui souhaiteraient approfondir, se reporter à l'importante bibliographie sélective donnée par Jean-Baptiste Duroselle à la fin de son livre *La Grande Guerre des Français 1914-1918*, Librairie académique Perrin, Paris, 1994, pages 475 à 498.

Les mémoires et biographies des chefs militaires. On retrouve, là encore, les noms célèbres de Joffre, Foch, Pétain, Mangin, Galliéni, Weygand, Langle de Cary, Ludendorff, Pershing, etc.

Les mémoires d'hommes politiques. Clemenceau, Poincaré, Viviani pour ne citer que les plus célèbres.

Les œuvres romanesques. Roland Dorgelès, Maurice Genevoix, Henri Barbusse, Erich Maria Remarque, etc.

Les Carnets de militaires. Ils émanent le plus souvent d'hommes disposant d'un certain niveau d'instruction, c'est pourquoi on rencontre souvent là des officiers (ex. Maurice Genevoix, *Ceux de 14*, Ernst Jünger, *Orages d'acier*, et bien d'autres). Excellente qualité d'écriture mais qui nous prive de la vue d'hommes de la base certes moins aptes à rédiger. Il faut néanmoins citer des exceptions. La majorité des *Paroles de Poilus* de Jean-Pierre Géno livre les réflexions, en général très bien rédigées, de simples soldats ou de petit gradés. Citons également les célèbres *Carnets de Louis Barthas*. (un simple tonnelier de l'Aude).

Face à cette multiplicité de témoignages et d'études, en quoi les correspondances que j'avais entre les mains pouvaient-elles retenir l'attention ? Plusieurs de leurs aspects originaux m'ont semblé digne d'intérêt. Passons-les en revue :

❖ **La diversité des rédacteurs.**

Au-delà de la seule correspondance du soldat, elles rapportent en plus de celle-ci, des écrits émanant d'origines très diverses telles que son épouse Léa, son fils Roger, ses parents, beaux-parents, amis, collègues, camarades de combat et même un de ses officiers. Sous des plumes aussi variées, la teneur des textes met en évidence les aspects divers du ressenti de chacun de leurs auteurs. Ils donnent, en particulier un aperçu très net des divergences entre le front et l'arrière.

❖ **L'étendue de la période couverte.**

La chance ayant permis à Émile de revenir indemne, la correspondance dont on dispose couvre la totalité de la durée de la guerre (et au-delà). La première lettre citée est du 2 août 1914, date symbolique s'il en est, puisque c'est précisément celle de la mobilisation. La déclaration de guerre de l'Allemagne à la France interviendra le lendemain. La dernière correspondance d'Émile est du 26 janvier 1919. Il sera démobilisé le 1^{er} mars 1919. Il est apparu intéressant, en outre, de rapporter des documents postérieurs à cette date, et ayant trait à des correspondances de camarades d'Émile démobilisés, et même de collègues institutrices de retour dans leurs écoles dévastées.

❖ **La maturité du principal protagoniste.**

En 1914, Émile est âgé de 37 ans, c'est un homme mûr, il a un passé, des convictions politiques, philosophiques et est en mesure d'exprimer des jugements de fond extrêmement matures. Ne parlons pas de la forme. Son métier lui permettait bien sûr de rédiger avec aisance. La substance de ses textes va bien au-delà de ce que l'on écrirait simplement à l'intention de ses proches. Consciemment ou inconsciemment, par la précision et la pertinence de ses textes, c'est un message à la postérité qu'Émile adresse.

❖ **Le point de vue d'un soldat de circonstance.**

Émile n'est pas un militaire de vocation, c'est un citoyen mobilisé. C'est avant tout un instituteur, et, lui et son épouse, ne se départissent jamais, en tant que tels, de leur vue

d'instituteurs imprégnés de leur profession, de leur sacerdoce peut-on dire. Ils représentent le type même de ceux que l'on appela les « Hussards noirs de la République ».

❖ **La profonde sincérité des textes.**

Enfin, il faut souligner que contrairement aux ouvrages qui ont pu être publiés à partir de « carnets » destinés dès l'origine à préparer une publication préméditée (ce qui ne retire rien à leur intérêt spécifique, je pense aux carnets de Louis Barthas), les textes recueillis dans le cas présent n'étaient pas destinés à la publication puisqu'ils sont tous issus d'une correspondance strictement privée. Il va de soi que ni Émile, ni Léa ne pouvaient imaginer qu'un petit-fils en ferait usage 90 ans plus tard. Il faut y voir là un signe d'authenticité sans aucun fard. Tout est à prendre au premier degré.

L'une des difficultés auxquelles je me suis trouvé confronté fut de choisir quelle forme donner à mon ouvrage. Il est évident que sa teneur serait directement conditionnée par le choix du groupe cible de ses lecteurs. Un document destiné aux proches et à la famille ne peut avoir, bien qu'issu des mêmes sources, ni le même contenu ni la même forme que celui qui est proposé à un public plus étendu. Tout autre encore serait-il si l'on voulait fournir au chercheur les pistes qui, de toute évidence, peuvent s'ouvrir dans une masse d'archives susceptible de constituer un réel « objet d'histoire ». Dans tout choix, il y a frustration. Le mien fut celui d'une voie intermédiaire correspondant le mieux, à mes yeux, à la teneur du message que je souhaitais faire passer.

C'est pourquoi, des 1 235 documents dont j'ai eu la chance de disposer, tous n'ont pas été cités, et pour ceux qui l'ont été (546) il n'a été utilisé que des extraits partiels allant de quelques lignes à la presque totalité. Ce « tri » a été motivé par la nécessité d'éviter trop de redondances. On comprend bien que sur une aussi longue période, elles auraient été très nombreuses, alourdissant inutilement le texte au risque de lasser le lecteur non-spécialiste. Je me suis néanmoins attaché avec soin à ce que cette sélection n'altère en rien l'esprit et ne trahisse aucunement les auteurs.

Toutefois, certaines de ces redondances, ont été volontairement maintenues lorsque j'ai cru utile de traduire ainsi l'importance donnée par leurs auteurs à des thèmes récurrents, toujours très présents dans leur esprit.

Le caractère inévitablement restrictif de ma sélection est sans doute discutable. D'autres auraient pu faire des choix différents. Toutefois, l'intérêt de sauvegarder les éléments non retenus ne m'a pas échappé. C'est pourquoi j'ai pris soin d'archiver dans leur intégralité chacun des documents originaux. Ils pourront être produits pour satisfaire ceux que l'exploitation de ce patrimoine intéresserait aux fins d'une étude dépassant le cadre de mon livre, dont ce n'est pas l'objectif.

Dans un premier temps, j'avais envisagé d'organiser ce livre en chapitres reprenant chacun des différents thèmes abordés dans les courriers, ce que l'on peut appeler les thèmes transversaux. J'ai finalement préféré recourir tout simplement à l'ordre chronologique. Cela permet, me semble-t-il, une meilleure perception de l'évolution de la pensée des rédacteurs, évolution induite par celle, combien importante, des événements vécus tant individuellement que collectivement.

Au fur et à mesure de l'exploitation des courriers que j'avais entre les mains, de nombreuses interrogations m'ont assailli. Comment saisir toute la portée de faits rapportés, d'idées exprimées entre des correspondants dont nous sommes séparés par une tranche de temps de bientôt un siècle ? Cela m'a conduit à entreprendre des recherches dans nombre d'ouvrages d'historiens – on en a cité plus avant – ainsi que de journaux de l'époque. Ces recherches m'ont permis d'enrichir les textes cités de nombreuses notes de bas de page apportant toutes précisions ou justification me paraissant utiles au lecteur d'aujourd'hui.

Malgré l'emploi des notes de bas de page, la seule accumulation des textes des correspondances citées aurait vite pris une forme lassante pour le lecteur. C'est pourquoi j'ai estimé devoir rédiger des textes assurant la présentation des citations, leur explication, leur justification afin de rendre l'ensemble plus fluide. Evidemment cela m'a conduit, bien souvent, à exposer des avis qui me sont propres et que je m'engage à assumer. Cependant, je me suis à chaque fois posé la question suivante : mes interprétations auraient-elles recueilli l'assentiment de mes aïeux ? Les malheureux n'étant plus là pour en répondre, il est présomptueux d'affirmer que cela aurait été le cas. Néanmoins, le simple fait de m'être interrogé de la sorte me conduit à estimer m'être placé dans des dispositions d'esprit propres à ne pas trahir leur pensée.

J'ai reconnu dans la personnalité de mes grands-parents, telle qu'elle m'est apparue à la lecture de leur courrier, des attitudes traduisant une communion d'idées très

nette avec celles revendiquées par les sociétés de Libres Penseurs d'alors et peut-être même une sympathie pour les obédiences maçonniques.

De nombreux éléments biographiques permettent de cerner la personnalité d'Émile. Comme nombre d'instituteurs de cette époque, il se revendique d'une sensibilité nettement ancrée à gauche. Il ne cessera d'accorder la préséance à la raison devant toute autre considération mystique ou religieuse. Bien que les souffrances de la guerre aient favorisé un retour à la pratique religieuse, Émile restera toujours fidèle à ses convictions. Il est vraisemblable que son environnement familial a contribué à façonner sa personnalité dans ce sens. Dans les rares archives provenant de son père Louis Mauny, on trouve soigneusement reliés les exemplaires des numéros du *Père Duchêne* publiés pendant la Commune de Paris¹. Par ailleurs, dans le testament qu'Émile rédige le 4 août 1914, la veille de sa mobilisation, il exige expressément que ses obsèques soient, selon sa propre expression, « purement civiles ». Ce choix, courageux pour l'époque, nous le révèle en pleine communion d'idées avec la Libre-pensée. Nombre de ces sociétés se créèrent dans les années 1880-1885 dans l'Yonne. Rien toutefois ne permet d'affirmer qu'il adhéra à l'une d'entre elles. Il n'est pas surprenant que sa sympathie pour cette mouvance n'ait pas été jusqu'à l'adhésion affichée. Deux éléments l'ont sans doute retenu, son désir de neutralité « professionnelle » à l'égard de ses élèves et de leurs familles de tous horizons et son profond sens de la tolérance, ce qui alors était loin d'être la caractéristique première de la Libre Pensée, dont l'anticléricisme était aussi acharné que le cléricisme auquel il s'opposait.

Neutralité et tolérance donc. C'est d'ailleurs ce thème de la tolérance qu'il prit pour fil conducteur de l'un de ses discours de distribution des prix, celle du 9 août 1908, dont les quelques extraits suivants sont révélateurs :

Si vous avez la prétention d'exprimer une idée à vous et de la garder, vous oubliez qu'eux aussi [vos interlocuteurs] sont dans le même cas. Modérez donc vos écarts, respectez chez vos semblables les sentiments, les actions pour lesquelles vous exigez le même respect. (...)

Vous vous trouverez ainsi en présence d'hommes ayant toutes les opinions politiques, religieuses ou philosophiques. Dans la discussion, rarement votre interlocuteur pensera exactement comme vous. N'en soyez pas irrité. (...)

¹ Pendant la Commune de Paris, Humbert, Vermeersch et Vuillaume reprirent le titre (et l'esprit) du périodique révolutionnaire fondé par Hébert (1790-1794). Leur journal fut alors un des plus lus avec *Le Cri du peuple*. Deux autres journaux avaient paru sous le même titre en 1848. Tous eurent en commun un style outrancier et populaire inspiré d'un personnage célèbre de farces et de pièces de théâtre qui, dès le début de la Révolution, fut, en quelque sorte, le porte-parole des masses. Chaque numéro se terminait par la mention de signature pittoresque : « Le Père Duchêne, marchand de fourneaux ».

Presque toujours d'ailleurs, quelque mauvaise que soit la cause de votre adversaire, vous trouverez dans son argumentation certains détails exacts dont vous ferez votre profit, quelques enseignements qu'il ne faudra pas systématiquement dédaigner. (...)

Surtout, sachez reconnaître vos erreurs, et n'ayez pas la prétention de posséder à vous seul l'entière vérité sur toutes choses(...) ².

J'aime à croire que vos convictions, vos idées sur toutes choses ne seront jamais assez exclusives pour jeter l'anathème à vos adversaires.

Ces prises de positions, très tolérantes, on le voit, ne l'ont pas empêché d'exprimer dans ses courriers le fond de sa pensée, et cela bien souvent de façon très énergique. Il n'hésitera pas à prendre des risques avec la censure pour s'épancher au moyen de ce que nous avons coutume d'appeler aujourd'hui des « coups de gueule ». Ses critiques sont le plus souvent tournées en direction des parlementaires de l'époque, de la presse, des embusqués, de l'inconduite (tant de certaines femmes de l'arrière que de certains militaires). Son anticléricalisme, bien que réel, est moins souvent exprimé. Il dénoncera très souvent, en revanche la barbarie de la guerre.

Quelques extraits de lettres illustrent ces prises de positions :

2 mars 1916

Voilà un an et demi que nous avons quitté nos foyers, nous ne voyons pas le bout de notre absence, il faut pourtant qu'on finisse et qu'on s'occupe de la question autrement que ne le font nos députés. C'est l'avis de tous ici. Tous les jours nous perdons quelques-uns des nôtres, plus ou moins selon les secteurs, cela ne peut aller ainsi indéfiniment. Pourquoi des fêtards à l'arrière ? Pourquoi tolérer l'inconduite notoire de beaucoup de femmes ? Qu'on amène tous les hommes au front et qu'on oblige toutes les femmes au travail. Que les allocations soient données aux nécessiteuses, aux veuves, aux orphelins et ne servent pas à encourager l'inconduite. Mais c'est probablement trop demander à nos illustres représentants que de réclamer autre chose que des discours et des victoires oratoires. Les journaux suent la fausseté. Le soldat français a par-dessus tout le sentiment de l'égalité, il veut voir tout le monde à la tâche et tous les hommes au danger. Ha ! Ces Anglais qui prennent leur temps ! et commencent seulement à s'apercevoir que c'est la guerre ! J'irais loin sur ce sujet, plus loin qu'il ne faudrait peut-être...

² L'Inspecteur Primaire à qui Émile avait, avant de le prononcer, soumis son projet de discours, a porté en marge de ce dernier paragraphe, l'appréciation « Très bien »

9 août 1916

Que puis-je te dire encore ? Rien si ce n'est que je voudrais bien enfin être auprès de vous tous après ces deux années d'absence. Tous nos articles de journaux, toutes les belles tirades de nos illustres académiciens (oh combien illustres !) ne changeront rien. Tout cela n'est que façade. Nous avons soif de tranquillité et c'est tout ce que nous souhaitons. Je ne suis plus jeune et après deux années, j'aspire au repos. Est-ce que ce rêve se réalisera ? Je n'ose pas y penser.

8 mars 1917

Ce n'est pas en plantant des choux et des carottes dans les parterres des châteaux qu'on nourrit le pays. C'est dès le début qu'il fallait labourer ce sol de France dont parle si bien Messieurs les académiciens. Mais ces messieurs n'ont jamais su comment vient le pain. Bien des cultivateurs eussent été mieux chez eux qu'à parader sur les voies où ils ne gardaient pas grand-chose. Alors nous aurions du blé. On aurait d'ailleurs pu les remplacer par messieurs les embusqués qui eux, ne sont pas cultivateurs. Nos éminents représentants s'en apercevront peut-être.

Et plus particulièrement sur la presse :

6 mars 1916

Tu me dis qu'il y a des tranchées cimentées qui resteront après la guerre. Moi, je n'en ai jamais vu ni mes camarades qui sont là pourtant depuis le début. Cela, c'est le cliché de nos journaux, de ces affreux journaux qui n'ont dit que des mensonges, qui dorent la pilule. Voilà comment s'écrit l'histoire.

7 mars 1916

Les gens qui ne sont pas à la guerre ont une mentalité spéciale, celle des imbéciles qui dirigent les journaux. On peut bien nous tuer tous, peu leur importe, pourvu que leur tranquillité ne soit pas troublée. Ils n'ont pas sous les yeux les vastes cimetières supplémentaires qu'on rencontre partout à l'arrière des lignes.

15 mars 1916

Ne prenez jamais un journal pour savoir exactement ce qui se passe. Les soldats du front seuls le savent.

16 juillet 1916

Pas d'illusions à avoir, les journaux sont des imbéciles. Tu sais ce que je pense des journalistes. Rien ne m'a permis ces temps derniers de modifier mon opinion sur eux.

16 décembre 1916

Les repos sont devenus imaginaires, toujours en ligne, dans l'eau et dans la boue. Cela permet aux embusqués de bien se reposer, ces pauvres gens si à plaindre depuis qu'on parle de les amener avec nous ! Nous sommes naturellement bien fatigués. Tu verras qu'on dira le contraire. Mon seul plaisir actuellement serait de pouvoir flanquer mon pied quelque part à un des nombreux imbéciles de l'arrière, surtout si c'était un journaliste. Il faut pourtant éviter cela paraît-il. Soyons dociles et attendons l'instant de parler !

20 décembre 1916

J'avais commencé une longue lettre. Je viens de la déchirer. Le texte ne cadrerait pas avec ce que je peux dire actuellement et j'aime mieux ne pas te donner mon avis sur un tas de choses qui me font bondir. Quelle ignoble presse de guerre nous avons eue. C'est bien fait pour nous d'ailleurs car nous n'aurions jamais dû considérer un journaliste comme un homme de valeur. Ces oiseaux-là nous félicitent, mais nous n'avons que faire de leurs compliments de marchands de papier.

24 décembre 1916

Vous allez voir sur les journaux de splendides articles sur Noël aux tranchées. Je viens de lire sur « L'œuvre » un article où on explique que le soldat a la nostalgie des tranchées, qu'il aspire à entendre les obus, qu'il tue et mange des perdrix en première ligne.

Dire qu'il se trouve des gens pour écrire de pareilles insanités et d'autres pour les croire. Mais nous ne serions pas des hommes alors ! C'est se moquer de nous jusqu'à la gauche et insulter notre misère. Si nous sommes en ligne, ce n'est pas pour notre plaisir et c'est bien malheureux de voir la presse rabaisser notre rôle et tenir aussi peu compte de nos efforts. La presse a constamment dénaturé les sentiments de tous durant la présente guerre, elle a endormi tout le monde dans une quiétude funeste, elle a découvert des mobiles invraisemblables à nos moindres faits, mais n'a jamais signalé les véritables. Elle est responsable de bien des choses peu propres. C'est pourquoi nous crions tous : honte aux journalistes. Nous ne voulons pas de l'admiration des saltimbanques, nous ne demandons pas de remerciements à qui que ce soit, nous ne nous laisserons pas de dire aux gens de l'arrière de se méfier des journaux.

Dans un courrier en date du 10 octobre 1916, Émile fustige encore la presse et cette fois, il s'attaque plus précisément à la personne de Gustave Hervé :

Tu connais ma façon de penser au sujet des journaux. Ils redoublent d'âneries.

En 1792, alors que le pays était en danger tout comme aujourd'hui ? On a dit aux français carrément : « Citoyens, la Patrie est en danger ». Aujourd'hui, on fait de longs discours, on cache tout, on publie un tas de flagorneries, de choses bébêtes qui seraient risibles si elles n'étaient pas dangereuses. Ce sera l'éternelle honte de la presse et de ceux qui l'inspirent d'avoir raconté des niaiseries quand il y avait matière à de si belles pages. Il y en a un qui me semble avoir dépassé toute limite. C'est le sieur Hervé. Après avoir traîné le drapeau dans la boue, dans le fumier, prêché la grève en cas de guerre, tout dit, tout fait contre l'armée, il se permet aujourd'hui de traiter d'imbéciles tous ceux qui semblent ne pas le suivre dans ses nouvelles élucubrations. Ce petit monsieur au courage militaire si récent ne mérite que le mépris qui d'ailleurs lui est très généreusement accordé par l'unanimité des poilus. Quand on a un passé comme lui, on n'a qu'un moyen de faire croire à une conversion sincère, c'est d'empoigner un fusil et de venir à Verdun ou dans la Somme faire le coup de feu. Cet homme n'est pas digne d'un soufflet.

Il faut rappeler, en effet la spectaculaire volte-face de Gustave Hervé, qui avait pris la tête de l'agitation antimilitariste et antipatriotique dans l'Yonne, avant de s'en faire le héraut au plan national et même international. Il avait passé plusieurs années en prison à la suite de la publication de ses écrits farouchement antimilitaristes. Dans l'un d'entre eux resté particulièrement fameux, il avait, à l'occasion de l'anniversaire de la bataille de Wagram, tenu des propos jugés insultants pour l'emblème national (il se défendra par l'argument selon lequel il était fait allusion au drapeau impérial et non pas à celui des armées de la République Française.) Cela ne l'empêchera pas, dès le début des hostilités, de prendre catégoriquement position dans le soutien de l'effort de guerre. Émile a pu se sentir particulièrement déçu par le revirement d'un homme qu'il a sans doute eu l'occasion d'approcher. Gustave Hervé était, comme Émile, un enseignant, et qui plus est professeur de lettres du lycée de Sens.

L'anticléricalisme apparaît assez peu dans les écrits d'Émile si ce n'est dans son testament que l'on a cité tout à l'heure. Ses proches connaissent suffisamment ses opinions pour qu'il ne lui soit pas nécessaire de les réaffirmer. Il n'évoque à aucun moment le rôle des aumôniers militaire qu'il aura inmanquablement dû côtoyer. Pour lui, le fait religieux est absent de ses écrits puisque absent de ses pensées. On trouve en

revanche dans un courrier qu'une très proche parente adresse à Léa, son épouse, une allusion assez significative :

22 février 1915

Marguerite [*prénom d'emprunt que je donne à une voisine très pratiquante*] se plaint que Jean [*autre prénom d'emprunt*] ne marche pas comme l'année dernière [*sous-entendu à l'école*]. Naturellement, on s'en prend au maître. Moi, je remarque qu'il s'occupe trop des chapelets et des médailles que le curé leur donne.

Toutefois, dans une lettre du 3 septembre 1918, Émile nous apprend que la religieuse qui le soigne alors qu'il a été évacué pour paludisme lui demande de lui faire quelques écritures. Émile répond favorablement à cette sollicitation et commente : « Cela m'occupera un peu ». On peut noter à ce détail que, bien qu'agnostique, Émile a suffisamment d'ouverture d'esprit pour ne pas se laisser aller à un anticléricalisme primaire et virulent bien souvent manifesté par les « bouffeurs de curés » de cette époque.

Dans une lettre datée du 29 août 1914 Léa rapporte, parlant d'un habitant de Courlon connu pour ses opinions réactionnaires :

Il se dit ici que le succès de nos armes est contraire aux idées de son parti et qu'il s'en désolé à l'avance. Ce sont malgré tout des on-dit. Ce que c'est de lire *l'Action Française* et de la croire comme article de foi.

Texte surprenant dont on peut trouver une explication dans le très intéressant ouvrage de M^{me} Annette Becker, *La Guerre et la foi*³. Elle y fait allusion à un certain courant de pensée propageant l'idée d'une guerre punition⁴ des « crimes de la Séparation » (celle de l'Église et de l'État, 1905 n'est pas loin). Décrivant les effets sur l'opinion des écrits de Joseph Lahitton dans son *Chemin de croix national pour le temps de la guerre* publié en 1914 elle précise : « De tels textes et quelques mots fort imprudents en chaire firent naître la " rumeur infâme " : les catholiques auraient désiré la guerre et, dans cette guerre, la défaite de la France pour qu'elle fut mieux châtiée. »

³ Annette Becker, *La Guerre et la foi*, Paris, Armand Colin, 1994, p. 33.

⁴ L'idée de guerre-punition avait déjà été propagée en 1870 après Sedan dans les milieux catholiques et la construction de plusieurs basiliques fut alors entreprise en France à titre expiatoire, dont le Sacré Cœur à Paris et Notre Dame de Fourvière à Lyon.

Pour ce qui est de la barbarie de la guerre, les allusions abondent et il serait fastidieux d'en faire un recensement exhaustif tant elles sont nombreuses. Parmi les faits rapportés par Émile, je me limiterai à signaler les plus marquants.

Les cadavres, des deux belligérants restent souvent plusieurs mois sans sépulture dans le no man's land où il serait mortel de tenter de les récupérer.

Dans lettre du 24 juillet 1916 on relève :

Nous montons en première ligne ce soir. Nous y sommes allés travailler la nuit dernière. Les tranchées ne sont encore qu'ébauchées. [il est alors en Argonne face à la célèbre cote 304 sur la rive gauche de la Meuse]. Un peu partout, on tombe sur des cadavres et cela sent bien mauvais. C'est ce qui retarde les travaux car les hommes hésitent à donner un coup de pioche quand ils supposent qu'ils peuvent tomber sur un charnier.

Dans une autre du 30 août 1916 :

Oui, espérons que nous nous retrouverons après la tourmente. Que de choses j'aurai vues dans ma vie ! Ces tueries, ces cadavres, ces pauvres soldats broyés, ces malheureux gémissant de douleur, ces égoïstes passants effarés, indifférents à côté de toutes ces misères, hélas, les soldats du front seuls auront vu cela. Et je comprends maintenant cette idée de supériorité sur le civil que les vieux grognards du premier empire ont toujours eu. On vit ici au milieu des tombes et parfois des cadavres. Personne à l'arrière n'a jamais pu s'imaginer pareille tragédie. Cela restera d'ailleurs la honte des fêtards d'avoir continué à s'amuser pendant que d'autres se font tuer.

Dans une autre en date du 23 février 1916 est rapportée une scène de démente :

Un de ces jours derniers, une espèce de fou s'est soudain précipité dans notre tranchée un revolver d'une main et une hache de l'autre [il s'agissait d'un soldat allemand]. Il a été tué par les nôtres à coup de pelle-bêche tellement son irruption avait été inopinée et avait surpris.[Cette scène a eu lieu au Bois des Buttes entre Pontavert-sur-l'Aisne et Craonne sur le front de Champagne].

Peut-on parler de comble lorsque l'on traite du domaine de l'inhumain ? Émile est révolté lorsque, dans sa lettre du 23 mai 1916, il évoque les pelotons d'exécution qui, d'ailleurs, furent en place bien avant ceux rendus tristement célèbre à la suite des mutineries du printemps 1917 (certaines exécutions ont eu lieu dès septembre 1914).

Il s'est passé hier une séance bien peu intéressante. 4 soldats du 96 ayant été condamnés à mort, les compagnies du 5^{ème} bataillon du 246 ont été chargées de fournir les 4 pelotons d'exécution. A ma compagnie, il fallait 5 soldats, 4 caporaux, 5 sergents. Par bonheur, je n'ai pas été désigné pour cette sale besogne. Les camarades nous ont raconté la scène. C'était lugubre, poignant. Tous étaient hébétés d'avoir participé à cette exécution. Peut-être ces 4 malheureux avaient-ils mérité leur sort, (je ne sais pas), mais on devrait bien trouver un autre moyen d'exécuter la loi au siècle où nous sommes. L'un d'eux avait paraît-il 18 à 19 ans. Il me semble que moi qui ai l'habitude de vivre avec les enfants et les jeunes gens, je serais devenu fou si on m'avait obligé à participer à ce drame.

Comment tout cela a-t-il pu être possible (nombre d'historiens se sont posé cette question) ? Comment ces hommes, pétris d'humanisme, ont-ils pu admettre la participation à ce carnage, honte de l'humanité ?

Je ne prétends pas y apporter une réponse définitive et péremptoire. Je me limiterai plus humblement à exprimer ce que m'a permis d'appréhender le cas de mon grand-père (parmi des milliers d'autres où d'autres motivations ont pu jouer également).

Émile n'était pas militariste mais son sens du devoir fit qu'il ne s'est pas comporté non plus en antimilitariste. Il n'est pas parti « La fleur au fusil » mais par résignation, mu par le sentiment que, citoyen de la République Française, il se devait, par respect pour cette République qu'il chérissait tant, partir sans hésitation, sinon avec enthousiasme, défendre les valeurs qu'elle représentait. Il a de nombreuses fois exprimé son désir de n'accepter aucune promotion au-delà du petit galon de caporal reçu pendant son service militaire lorsqu'il n'était qu'un jeune appelé du contingent de la classe 1897. Il a pourtant accepté ses galons de sergent. Il les avait reçus pour son courage sur le front de Champagne et estimait les mériter bien que les ayant pas brigüés.

Un thème revient très souvent sous sa plume : Nous sommes les sacrifiés (toujours la résignation), soit, mais notre sacrifice, si nous revenons, nous conférera un droit à la parole et nous ne manquerons pas de nous exprimer haut et fort.

Qu'en a-t-il été ? Très peu de choses. Émile, comme beaucoup de ces hommes, s'est très peu exprimé. Tous sont revenus brisés, souvent physiquement mais aussi psychologiquement. Émile n'a pas mis à exécution ses projets. Il aspirait à la paix, au calme, et l'idée de toute bataille, ne fût-elle qu'oratoire était devenue étrangère à sa pensée.

Sous sa plume apparaît très rarement le mot victoire mais de nombreuses fois le mot paix. Cette paix à laquelle il aspirait tant et qui malheureusement n'a pas résisté à la nouvelle montée en puissance des menaces de la deuxième guerre mondiale. Quelle déconvenue pour ces hommes convaincus que leur sacrifice avait attribué à **leur** Guerre le vocable de « Der des Der ». Y aura-t-il un jour une « Der-des-Der » ?

J'en finirai en rappelant, comme je l'ai dit au début de mon exposé, que les écrits d'Émile n'étaient pas destinés à la publication. Il l'exprime littéralement dans une lettre du 2 mars 1916 déjà citée dont voici un autre extrait :

Ma lettre n'est pas destinée à la publication et j'aime à croire qu'il m'est permis de dire au moins à ma femme ce que je pense de cette guerre (...) si je suis tué un jour, je veux que mon fils sache ce qui nous a manqué pour une victoire rapide.

En lisant dans cette lettre la phrase « Ma lettre n'est pas destinée à la publication », je me suis interrogé : suis-je fautif de ne pas avoir respecté son désir ? Mais était-ce là l'expression d'un désir ou plutôt celle d'un regret ? J'ai pris, ce faisant, le risque d'opter pour la deuxième hypothèse. Je ne pense pas trahir ainsi la pensée de mon grand-père. Il s'est déclaré soucieux d'informer, comme il le dit lui-même « son fils ». J'ai pris délibérément la liberté d'ajouter « et les générations futures ».

C'est, modestement, ce que j'ai tenté de faire aujourd'hui. Je vous remercie de votre attention.